

ROMANS
ADD

CONTRE COURANTS

RICHARD COUAILLET

Extrait de la publication

ACTES SUD JUNIOR

CONTRE COURANTS

“Le saut dans le vide, je sais ce que c’est. Et je maîtrise. Je sais plonger à peu de remous. Alors son petit journal, je vais lui écrire ; contre-journal plutôt, juste pour gagner un peu de temps. De toute façon, elle a perdu le souvenir de ce que c’est d’avoir dix-sept ans.”

À quoi ressemble la vie d’un ado solitaire, à la campagne, avec un frère aîné qui fout la honte ? Besoin qu’il arrive quelque chose, envie désespérée de rester accroché au regard d’une inconnue croisée dans la rue, nécessité de chercher les mots. Quitte à se mettre en danger...

CONTRE COURANTS

*Pour Arno Bertina,
grand catalyseur.*

*Pour mes frères, de vie, d'armes,
d'enfance, et d'inquiétude.*

www.actes-sud-junior.fr
www.actes-sud-junior.fr/collections/romans_ado/

Éditeur : François Martin.

Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud, 2011

ISBN 978-2-330-01182-6

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

ACTES SUD **UNITOR**

RICHARD COUAILLET

CONTRE COURANTS

“Je devins un opéra fabuleux :
je vis que tous les êtres ont
une fatalité de bonheur...”

ARTHUR RIMBAUD,
Une saison en enfer,
“Alchimie du Verbe”.

01/02

IL M'A DIT : "Tu vas aller faire un tour chez les fous, ça va t'apprendre à vivre !"

Parce que les spécialistes sont là pour ça. Ils ont la formation pour formater, en douceur et en cachets aussi. La chimie des molécules pour rétablir les connexions, le droit chemin des sentiments. Alors il m'a dit : "Va chez le psy !" En consultation pour ado en perdition. Ado paumé, à la ramasse, ado en panne, panne de sourire et panne d'amour. Ado cliché, ado fourre-tout.

Temps regretté des belles croisades pour occuper les désœuvrés, pour leur donner un idéal. Un sang bien rouge et bien impie à faire couler, ça vous occupe, très loin du diable et ses orgies.

Il paraîtrait qu'on a perdu le chant du monde. Que moi aussi, comme beaucoup d'autres. Alors ma psy m'a suggéré de prendre ma lyre pour faire pleurer les pierres, de me fendre le cœur à coups de hache pour épancher ma bile toute noire, pour retrouver le chant colchique dans les prés, parfum pour papier-cul. Elle

veut du vrai, de la tripaille bien étalée, parce qu'écrire ça fait du bien, tout le monde le dit, comme un lavement, un bon "clystère d'extase". Ça c'est Rimbaud ; pas de moi. Trop beau.

Elle m'a dit : "Essayez, vous verrez bien, on en re-parle ; si vous avez des choses, ramenez-les. Si vous voulez, on les lira. Même quelques mots. Juste une phrase, un morceau de phrase." Et puis après, tout gentiment, on refera le puzzle pour reconstruire l'en-vie de vivre, ma libido, l'amour des autres, mon vrai visage dans le décor. Et ça sera mieux qu'un petit ca-chet à faire dissoudre au fond de l'estomac pour irri-guer toutes les parties foireuses honteuses de mon cerveau.

Ma psy est vieille. Je me demande si elle le sait. Mais elle est psy, alors elle doit savoir, même si elle s'arrange pour le masquer.

En fait, tout ça qui va venir, c'est pas contre elle que je vais le faire. C'est déjà bien qu'un jour elle se soit dit qu'elle écouterait ceux qui dévient, même si son job c'est d'installer des garde-fous pour protéger du précipice. Seulement voilà, le saut dans le vide, je sais ce que c'est. Et je maîtrise. Je sais plonger à peu de remous. Alors son petit journal, je vais lui écrire ; contre-journal plutôt, juste pour gagner un peu de temps. De toute façon, elle a perdu le souvenir de ce que c'est d'avoir dix-sept ans ; et, avec son accent pa-risien, je suis sûr qu'elle n'a aucune idée de ce que ça veut dire "avoir dix-sept ans à la campagne". Avoir dix-sept ans dans ma famille.

Avoir dix-sept ans avec un frère aîné qui fout la honte.

Avoir dix-sept ans et ne pas avoir peur des mots.

Ne jamais avoir eu peur des mots.

02/02

“L'AMOUR, MON GARS, C'EST UN TRUC DE GONZESSE qui a tellement d'imagination que ça lui monte au cerveau, alors que ce qui est intéressant, c'est quand ça lui descend dans la culotte.”

Voilà, ça, c'est mon frère, mon très grand frère qui essaie de me remettre dans son droit chemin, qui tente de faire mon éducation purement sexuelle et surtout pas sentimentale.

Pour le décor, il suffit de le voir me délivrant cette vérité bien éternelle en décapsulant sa bière d'un coup de molaires. Le tout ponctué d'un rot sonnante et trébuchant à rider la surface de notre rivière tranquille.

Jérémie et moi, on n'a jamais partagé grand-chose, à part la pêche. Mais très vite, je me suis rendu compte que là aussi, au bout de la ligne, on n'attendait vraiment pas la même chose. J'ai vite compris qu'on n'avait jamais entendu les mêmes choses. Pas le même silence, et surtout pas les mêmes oiseaux.

Et j'ai fini par me demander si un jour on avait vu couler la rivière dans le même sens.

Jérémie et moi, on a dix ans d'écart. Et comme tout le monde aime bien mettre des mots sur les gens, j'ai eu des noms : *le petit dernier* – *l'enfant du remords* – *l'accident de stérilet*. Chaque formule, et la connerie qui l'accompagne, correspond à une situation différente : *le petit dernier*, c'est pour dire, en s'excusant je pense, que je suis le petit chéri à mes parents, ce qui reste à prouver, et de loin. *L'enfant du remords*, c'était se dire : "Tiens au fait, ça fait neuf ans qu'on n'a plus fait l'amour, si on essayait de se retrouver. *Un petit dernier* pour la route... histoire de voir si on est encore capables de faire quelque chose ensemble."

Quant à *l'accident de stérilet*, c'est la version médicale du récit familial alcoolisé au coin du feu, ces moments où les parents débraillent leurs vies devant tout le monde ; ces moments où j'ai envie de disparaître. Et finalement, il m'arrive de préférer la version détournée par Jérémie, pour le bien de mon éducation sexuelle évidemment : *l'accident de capote*, voire *de fond de capote*. Une sorte de conditionnement philosophique à la marche du monde selon Jérémie.

Mon très grand con de frère s'est toujours senti obligé de me guider sur le chemin de la vie. Jamais il n'a renoncé à me délivrer une vérité bien sentie sur la famille, l'amour, la manière de pisser debout, de conduire une voiture comme une femme, ou inversement.

Toujours Jérémie s'est senti investi d'une mission, comme s'il s'était dit que mes parents n'allaient pas être à la hauteur. Lui, il aurait bien aimé que mes

parents me fassent passer, comme on dit. Je suis sûr qu'il se trouvait bien tout seul. Avec un père vaguement présent et une mère franchement absente, ça laisse la place. Mais le bébé coucou n'a pas réussi à me faire valser du nid. Alors aujourd'hui, la revanche n'en est que meilleure, plus délectable. Jérémie prophétise à rebours : "Je vous l'avais dit. Fallait pas. Trop vieux pour un deuxième (*le lardon tardif* ou *le lardon de trop*, comme il dit aussi). Maintenant, que des emmerdes."

Jérémie attise, prêche sa cause et jubile quand mon père menace de m'envoyer chez les fous, histoire de montrer que quand même il est un peu le patron chez lui.

Bref, Jérémie est un con.

J'ai mis de longues années à oser me le dire sans prendre d'infinies précautions du genre "on ne se comprend pas bien", "il est un peu brusque", "il est tranché, c'est tout", "faut savoir le prendre"... tout ce qui voulait dire au fond que c'est un con de la race des bornés.

Si j'ai tourné comme ça autour du pot, c'est qu'à l'affronter, ça aurait été le pot de terre contre le pot de fer qui ne m'aurait pas seulement fêlé la tête mais qui me l'aurait tout simplement éclatée.

Je n'aime pas réduire les gens à des mots simples, à des attributs trop faciles, mais parfois la pauvreté de leur personne oblige à une pauvreté de vocabulaire.

Alors oui, Jérémie est un con, rien de plus, rien de moins.

Aux USA, il finirait prêcheur à baver sa rage de convertir dans un micro. Là-bas, il pourrait se lâcher.

Ici, dans notre trou du cul de verdure, il trouve trop de limites à la portée de sa voix.

La première est l'alcoolisme tranquille de ses auditeurs. Haranguer dans un PMU quelques éponges imbibées, ça ne rapporte pas beaucoup d'âmes dans le giron du prédicateur.

La deuxième est la densité de population plus élevée chez nous côté bovins que côté humains, même si parfois on peut faire erreur sur l'espèce.

La troisième est son incapacité à suivre un objectif, à le tenir. Pourtant, Jérémie a toujours voulu plier le monde à sa façon de voir, juste pour avoir raison. Les certitudes sont plus confortables que le doute, surtout quand on en change comme de chemise pour rester dans le molletonné des mots qui donnent raison, quitte à gueuler comme un putois. En fait, Jérémie a appris à bouger pour rester immobile. Il doit y avoir de ça dans sa fascination pour la pêche : le bouchon dans le courant.

Moi, ce qui me plaît dans la pêche, c'est le leurre. Tromper le poisson, lui faire gober des trucs qui l'hameçonnent. Pas la pêche à la cuiller ; ça c'est trop grossier, jouer avec les reflets comme on grille les moustiques à la lumière bleue. Trop facile de faire filer la truite après un bout de métal qui pétille sous l'eau, alors que la pauvre bestiole vient juste de découvrir qu'il existe des espaces plus vastes qu'un bassin trop petit pour déployer toutes ses nageoires. Moi, ce que je préfère, c'est la pêche à la mouche. Trouver l'endroit, et le geste qui va rendre crédible l'impression qu'un insecte vient se poser sur la surface.

Et ça, madame la psy, c'est ce qu'il faut que je travaille parce que demain, on a rendez-vous. Et même si vous ne mordez pas à l'hameçon, il faut au moins que je vous fasse monter à la surface.

